

Philippe Mathy, *Sous la robe des saisons*, L'herbe qui tremble, Paris, 2013, 134 p., 16 €.

Philippe Lançon

DANS **NORD' 2014/2 N° 64**, PAGES 171B À 178B

ÉDITIONS **SOCIÉTÉ DE LITTÉRATURE DU NORD**

ISSN 0755-7884

ISBN 9782913858336

DOI 10.3917/nord.064.0171b

Date de mise en ligne : 01/12/2017

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-nord-2014-2-page-171b?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Société de Littérature du Nord.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

comptes rendus

poésie

Philippe Fumery, *Berbère*, Éditions de l'Arbre à paroles, 2013, 43 p., 6 €.

De Philippe Fumery nous connaissons une poésie toujours brève, s'attachant aux paysages du Nord sous forme d'instantanés. Le poète n'abandonne pas cette écriture, mais il s'est temporairement éloigné du Nord dans lequel il vit et il nous emmène en pays berbère. Il semble que ce voyage dans ce pays de bergers, de moutons et de mules ait réclamé l'écriture pour être totalement accompli.

Ainsi, les mots des poèmes sont comme des pierres posées qui témoignent du passage du voyageur ouvert à la rencontre, de celles qui surprennent et émerveillent : « qu'un homme soit passé / une pierre a été ajoutée / empilée » (p. 17). De même, comme ces pierres des murets – le motif de la pierre est récurrent dans ce court recueil – qui délimitent l'espace à l'intérieur duquel « le troupeau se reforme » (p. 27), le voyage prend réellement forme à mesure que les mots sont égrenés comme autant de cailloux qui tracent le chemin.

Le recours à la seconde personne du singulier, comme substitut de la première personne participe aussi, nous semble-t-il, de cette démarche. Elle met pudiquement à distance le *je* lyrique en même temps qu'elle transforme ce qui a été vécu en expérience partageable : « l'âne te porte / diminué / tu voudrais juste / le soulager » (p. 26). Le *je* devenu personnage se trouve en effet comme rehaussé et le voyage consacré par la parole acquiert une épaisseur qui pourra nourrir l'être.

Le recueil s'achève sur l'évocation de joyeuses Parques « riant filant / dévidant nos histoires » et tissant le texte du poème dont elles détiennent manifestement les fils. D'ailleurs, le *tu* s'absente des derniers fragments et le recueil n'épuise heureusement pas le secret du pays berbère. Il n'en a pas moins le caractère précieux de ce qui s'écrit sur le sable, fragile mais résolu à retenir la beauté souvent éphémère du voyage et du souvenir.

Philippe LANÇON

Philippe Mathy, *Sous la robe des saisons*, L'herbe qui tremble, Paris, 2013, 134 p., 16 €.

Sous la robe des saisons du poète tournaisien Philippe Mathy comporte trois sections respectivement intitulées « La Part de l'ombre », « Lumière obstinée » et « Sous la robe des saisons » dans lesquelles la poésie versifiée domine, associée à des poèmes en prose ou encore à des notes. L'ouvrage, très beau comme toujours aux éditions de L'herbe qui tremble, est illustré par des peintures d'Agnès Arnould.

Les titres des deux premières sections rendent assez bien compte de ce qui est en jeu dans le recueil. La poésie prend en effet sa source dans l'ombre d'un souvenir ou d'une absence. C'est le manque qui en quelque sorte sollicite le poète et appelle la parole. « Ce sont les morts qui me secouent », écrit Philippe Mathy. Et « le poème est

un silence en nous qui grandit, pèse parfois jusqu'à la douleur » (p. 128). Mais le poète ne s'en tient pas à la déploration car « le jour et la nuit cheminent côte à côte » (p. 20). « Lumière obstinée » s'ouvre alors à l'expression d'un plaisir sensuel auquel le titre du recueil renvoie également et la parole, inspirée par l'amour, se fait alors plus confiante et heureuse. « Si je m'en vais/ Toujours elle m'accompagne » (p. 53), assure le poète en évoquant la femme aimée. Mais le lecteur de poésie sait que l'amour est pour le couple un partage qui au-delà d'eux-mêmes leur entrouvre le monde : « Elle a le poids d'un chant d'oiseau/ qui ouvrirait un jour sans fin » (p. 54). Dire cette union, cette fusion, c'est occuper, obstinément, le côté que la lumière inonde.

On pourrait se dire qu'on a lu cela souvent déjà, chez des poètes contemporains, et des plus illustres. Il est vrai que l'utilisation assez fréquente du motif de la rive fait songer à Bonnefoy ou que ces mots placés à la clôture du recueil évoquent Jaccottet : « Au creux de tes mains, un poème. Parfois, il ressemble à une lampe éteinte. C'est pourtant lui qui te permet d'avancer dans l'obscur sans tomber ». On n'en fera surtout pas le reproche à Philippe Mathy qui nous mène à la jonction du simple et du profond, « sous la robe des saisons », d'une manière qui toujours nous touche et nous requiert. « Si tu es venu pour la rencontre, assieds-toi » (p. 109), écrit Philippe Mathy. Le lecteur ne manquera pas de rejoindre celui qui l'y invite, ni de se mettre à l'écoute de *Sous la robe des saisons*.

Philippe LANÇON

Pierre Garnier, (*louanges*), L'herbe qui tremble, Paris, 2013, 123 p., 24 €.

Pierre Garnier nous a quittés le 1^{er} février 2014. (*louanges*) est à notre connaissance son dernier recueil. Il comprend des sections de poèmes en vers (« la forêt » ; « la Somme ») et une forme particulière que Pierre Garnier pratiquait depuis de longues années déjà : des croquis accompagnés d'une légende que l'auteur appelait « poésie spatiale » ou, depuis peu, « nanopoèmes » (« la terre » ; « Mon "Pays des mines" »). Dans la postface qu'il donne à l'ouvrage, Lucien Wasselin rappelle que Pierre Garnier « s'est toujours refusé à choisir entre les deux genres ». Il est vrai qu'à la lecture de (*louanges*), il nous semble que les vers comme les croquis légendés participent d'une même quête.

Ainsi, « la forêt » débute par un distique qui évoque une réfection du monde : « Au bout de ses brindilles / l'arbre refait le monde ». Toujours, dans ses poèmes, le poète unit son expérience, sa culture, sa spiritualité à la capacité d'enchantement du monde qui est celle de l'enfant. « La forêt tourne, / elle est manège », écrit Pierre Garnier (p. 15). Le poète regarde et écoute la parole du monde, jugée plus claire, plus éclairante aussi : « les hommes disent : "les eaux sont claires" / ils devraient dire : / "les eaux pensent clair" » (p. 14). Dès lors, écrire « l'arbre est éclatant » (p. 11), c'est moins affirmer et qualifier que restituer à l'arbre l'évidence de sa présence et de sa lumière avec la simplicité de l'enfant qui réagit à ce qu'il voit.

On pourrait croire que les nanopoèmes introduisent un autre rapport à la parole dans la mesure où le rapport entre le croquis et sa légende paraît le plus souvent arbitraire. Mais n'est-ce pas au contraire au même ressourcement de la parole poétique à la parole enfantine que nous avons affaire ? Aux mots qui semblent jaillir face au spectacle du monde comme s'ils étaient acheminés par lui répond le pouvoir de création de l'enfant, et du poète, qui, par exemple, affirme que le croquis ressemblant au toit d'une maison est « le poème » pour la simple raison qu'il y a vu le poème. Mais un croquis similaire est aussi légendé « le pont ». Nul arbitraire alors dans le choix de la

légende : entre le langage fait poème qui est, selon Heidegger la « maison de l'être » et le poème qui comme la prière est ce pont hugolien jeté au dessus de l'abîme, nous sommes en terrain connu et nous percevons les chemins souterrains qui les relient. On songe aussi à cet aphorisme de Char : « La poésie est de toutes les eaux claires celle qui s'attarde le moins au reflet de ses ponts ». La poésie spatiale de Garnier fait écho à la poésie versifiée. Elles sont savantes toutes les deux, mais la candeur émerveillée de la parole enfantine l'emporte toujours sur la référence culturelle.

Alors, comme dans « la Somme », la poésie peut explorer les lieux de l'intime et ouvrir sur la totalité du monde : « dans les roseaux des rives on l'entend à peine / mais on l'entend : / la musique éternelle de la mer ». Le lecteur de (*louanges*) entendra aussi cette musique, mais il lui faudra d'abord renouer avec l'innocence.

Philippe LANÇON

contes et nouvelles

Richard Baron, Olivier de Solminihac, *Un rideau d'arbres*, Éditions LIGHT MOTIV, 2012, 136 p., 32 €.

À classer dans la catégorie des beaux livres. La couverture, carrée, cartonnée, s'offre d'emblée comme un bel objet, un tableau et il s'agit bien, en effet, d'un livre d'images ou plus précisément de photographies, celles de Richard Baron, magnifiques, qui nous invitent au voyage...

Car l'arbre du titre ne doit pas nous cacher la forêt et chaque photo est une incitation à « regarder au-delà », comme l'affirme ailleurs Richard Baron.

Quel au-delà ? celui de l'humain et celui de l'avenir.

Mais quel avenir pour les hommes et les femmes de Libercourt ?

Car c'est de cela qu'il s'agit ! Richard Baron a fixé dans l'image la cité minière de Libercourt au moment où elle disparaît et se transforme, après la fermeture de la dernière mine, au moment de ce no man's land encore informe où on a sans doute du mal à croire en un « après ».

Les photos de Richard Baron et les dix nouvelles d'Olivier de Solminihac se répondent entre elles.

La mise en page est particulièrement soignée. Chaque nouvelle se clôt par un paragraphe, en haut d'une page blanche, comme un souffle d'espoir suspendu au-dessus du vide ou une incitation à rêver la suite... Il faut garder « les voiles toujours gonflées même en l'absence de vent ! » (p. 29). Libercourt vivra.

Les murs de briques, les lambeaux de papier peint, les bâches en plastique qui claquent au vent racontent une histoire, celle des habitants de Libercourt qui ont accepté de poser devant l'objectif, toujours fiers et un brin malicieux, jamais tristes. Leur histoire, c'est celle de la mine désormais fermée et bien sûr, les fantômes de la guerre sont là aussi, qui hantent les souvenirs du Nord et du Pas-de-Calais plus que partout ailleurs, sans doute...

Les nouvelles sont courtes, l'écriture est dense et emporte le lecteur jusqu'au mot de la fin, superbe et magistral :

Elle va bientôt se relever
Et un jour elle bondira.

On ne peut que recommander ce beau livre d'artistes qui a su si bien concilier le document sociologique et l'œuvre poétique, qu'elle soit de mots ou d'images.

Janine HACHE

Deulin, Verly, Carnoy, Berthoud, *Les Histoires du p'tit Quinquin*, Éditions CPE, mars 2012, 160 p., 19 €.

Ce livre rassemble 32 contes venus des temps lointains où les veillées étaient longues et peuplées de fantômes et de diables, chers aux imaginations populaires. La plupart se situent dans la cadre flamand et nous viennent du Moyen Âge, certains sont très célèbres comme l'histoire des six bourgeois de Calais, écrite par Jean Froissart mais beaucoup sont des légendes locales, collectées et réécrites par quelques écrivains, historiens ou journalistes du XIX^e, qui ont connu un certain succès en leur temps.

Signalons quand même une incongruité : un extrait de *Germinal*, la descente d'Étienne à la mine, apparaît comme un conte littéraire !

Les neuf derniers récits sont laissés dans leur patois d'origine et ne seront appréciés que des seuls initiés.

Tous ces textes sont de très inégale valeur, trop souvent prévisibles... et les innombrables fautes d'impression (lettres manquantes, erreurs de ponctuation, orthographe des noms propres qui varie d'une fois à l'autre...) ne font que mettre un peu plus à l'épreuve la patience du lecteur.

Reconnaissons toutefois que le goût des histoires, même et surtout les plus incroyables, de celles que l'on dit « à dormir debout », semble ne jamais devoir tarir. Ce ne sont pas les rumeurs qui circulent, de nos jours, sur Internet qui le démentiront.

Janine HACHE

romans

Sophie Chauveau, *Noces de charbon*, Gallimard, 2013, 395 p., 20 €.

Il s'agit d'un roman sur la lutte des classes, qui se déroule de 1900 à 1968 entre deux familles originaires du pays minier du Nord de la France : les uns sont mineurs de fond ou descendent de ceux-ci, les autres sont ingénieurs ou patrons. Le personnage qui a le dernier mot (dans un chapitre à la première personne du singulier qui ne se justifie pas du tout alors que le récit jusqu'alors était à la troisième personne) est une jeune fille, qui s'épanouit dans la révolte de 1968.

On se demande, à lire ce roman, s'il y a encore des lecteurs sérieux, même dans une maison aussi prestigieuse que Gallimard, car *Noces de charbon* accumule les bévues, les maladresses thématiques, stylistiques et autres. Dans un roman qui se veut historique, il est dommage que fourmillent les erreurs : le Gavroche des *Misérables* est enrôlé dans la Commune alors que le personnage de Victor Hugo meurt sur les barricades de 1832 ; tel personnage milite, dans les années 1930, à l'extrême droite dans le mouvement « Rose-Croix » confondu sans doute avec les Croix de Feu du colonel La Rocque (les Rose-Croix étant un mouvement ésotérique et artistique de la fin du dix-neuvième siècle) ; dans les années 50, apparaît une « science neuve qu'on appelle la pédagogie » ; vers 1960, l'« idéologie dominante » est l'antisémitisme. Il y a une grande naïveté de la part de l'auteur à ranger ses personnages dans deux « côté[s] » : le « côté Simenon » pour les mineurs et le « côté Proust » pour les patrons, car Simenon ne s'est pas intéressé qu'aux humbles et Proust a privilégié un milieu social

bien plus élevé que les « épiciers » que méprise Sophie Chauveau. Elle jette également un regard mesquin sur les mouvements artistiques tels que le surréalisme (représenté par Clovis Trouille) réduit à des gesticulations et l'existentialisme (apparaissent Anne-Marie Cazalis, Annabelle et Juliette Gréco) qui se résume à des danses dans des caves. Comme maladresse de style, on ne retiendra que le fait qu'un personnage « profit[e] » de son « dépucelage perdu ».

Noces de charbon est passé inaperçu. Il y a une justice.

Paul RENARD

Lydie Salvaire, *Pas pleurer*, Seuil, 2014, 279 p., 18,50 €.

Lydie Salvaire, qui a déjà une longue carrière de romancière et de dramaturge derrière elle, se lance dans la littérature autobiographique ; elle, fille de réfugiés espagnols qui ont fui en France l'Espagne franquiste, est en effet présente dans *Pas pleurer* comme auditrice et interlocutrice de sa mère nonagénaire, Montse, qui raconte comment elle a vécu en Catalogne la Guerre d'Espagne : elle a découvert dans l'enthousiasme l'anarchisme des militants de la C.N.T., puis a connu les désillusions de la révolution : actions violentes des communistes contre les anarchistes, inorganisation et logorrhée de ces derniers. Par sa vie privée, elle est au centre du drame des républicains : son frère, qu'elle admire, est du côté du drapeau noir ; celui qu'elle est obligée d'épouser, parce qu'elle attend un enfant d'un militant français inconnu et disparu, est marxiste. Lydie Salvaire mêle à son propre style correct celui de sa mère qui parfois s'exprime en espagnol (non traduit) et déforme les mots de la langue française, ce qui donne un langage savoureux, voire comique.

Pas pleurer est un roman engagé, qui prend ouvertement le parti des anarchistes et dénonce violemment les exactions des franquistes soutenus par l'Église. Mais il n'y a pas de manichéisme : le frère de Lydia est écœuré par le meurtre gratuit perpétré par ses amis sur deux prêtres ; le beau-père de Montse, riche propriétaire terrien aux idées plutôt conservatrices, devient l'ami de la jeune Montse. La narratrice s'appuie dans sa dénonciation du camp franquiste et des ecclésiastiques sur Georges Bernanos, dont elle rappelle l'existence à ce moment aux Baléares et dont elle cite de nombreux passages des *Grands Cimetières sous la lune*, écrit de combat où le grand romancier catholique et monarchiste dénonce les crimes des franquistes et les compromissions du clergé, bénisseur de leurs exactions. *Pas pleurer* est aussi un roman engagé dans la mesure où l'auteure fait un rapprochement entre le drame de l'Espagne en 1936 et les menaces actuelles : elle a l'« appréhension de voir quelques salauds renouer aujourd'hui avec ces idées infectes qu'[elle] pensai[t], depuis longtemps, dormantes ».

Pas pleurer est un chef-d'œuvre où se mêlent harmonieusement trois voix, celle, baroque, de la mère et celles, classiques, de deux écrivains : Bernanos et Lydie Salvaire.

Paul RENARD

Philippe Tabary, *Pleurs au fusil*, cherche midi, 2013, 271 p., 18,50 €.

Sur la couverture, il est annoncé un « récit » ; plus loin, il est inscrit « roman ». Il est de fait que *Pleurs au fusil* hésite entre ces deux genres. Il s'agit du récit, le plus exact possible, des quatre années de la Première Guerre mondiale telle qu'elle fut vécue dans le village d'Ohain (nommé dans le Post-scriptum), près de Fourmies : exactions des « Boches » (prises d'otages, réquisitions des récoltes et des objets, dont les cloches de l'église, travaux forcés, déportations, exécutions sommaires), actes de résistance ou de collaboration des villageois, attente anxieuse des nouvelles, souvent imprécises, des

combattants (certains sont prisonniers, d'autres sont blessés ou morts), connaissance partielle – et partiale (dans le cas de la *Gazette des Ardennes*, publication pilotée par les Allemands) – des opérations militaires sur le front. *Pleurs au fusil*, qui fut écrit d'après les 41 noms figurant sur le monument aux morts du village, constitue donc un document de plus sur la guerre et peut, à ce point de vue, être comparé à *Invasion 14* de Van der Meersch. Là où cela se gâte, c'est quand Philippe Tabary veut faire œuvre romanesque. Passe encore qu'il romance le sort de certains individus : une jeune veuve et mère de famille qui tombe amoureuse d'un médecin allemand, un fermier dont la femme est partie et qui accueille avec plaisir une réfugiée belge et ses trois enfants. Le reproche principal qu'on puisse faire à l'auteur est qu'il joue très souvent avec les mots, au risque d'enlever du sérieux à la matière souvent dramatique du récit. Il a un goût exagéré de la rime et de l'assonance : « sinistre orchestre de la démesure ajoutant le méridien de la mort au quotidien de l'amer », « Ce bébé était le cadeau de la paix perdue à l'après éperdu [...] ». Il abuse des jeux de mots pas toujours du meilleur goût, surtout dans les scènes de sexe : « le calendrier de leurs ébats remontait déjà à bien avant la Chandeleur en quelques semaines de marivaudage où les soupentes et sous-bois se transformèrent pour eux en bien opportuns cadres... de vit. » Philippe Tabary aurait mieux fait de se cantonner dans le récit historique dont il gâche l'intérêt par une maladroite volonté d'écriture littéraire.

Paul RENARD

Pierre Chazal, *Marcus*, Alma, 2012, 362 p., 15 €.

Pierrot, marchand de légumes sur les marchés, dont celui de Wazemmes (très bien décrit), avait une amie, toxicomane et séropositive, qu'il aimait sans retour et qui, avant de se suicider, lui a confié son fils, Marcus, âgé de huit ans. Le roman raconte l'approvisionnement mutuel et progressif de l'enfant et de l'adulte, entourés d'une bande d'amis fidèles. Mais Pierrot déteste son père, alcoolique, cynique et brutal. Lors d'une dispute, il tue celui-ci sans le vouloir ; en prison à Loos, il est visité par Marcus, qui attend la libération de celui qu'il a choisi comme père.

Pierrot, le narrateur, écrit de manière à la fois réaliste, populaire et poétique (les métaphores filées sont fréquentes). La gentillesse, voilée d'amertume, domine, comme l'indique la dernière phrase : « L'amour, au fond, mon petit bout, c'est la seule excuse qu'on a pour vivre » ; elle contraste avec le passé de Pierrot et de ses amis : consommation de drogues, logement dans des squats, et la dureté de l'univers carcéral : violence entre les prisonniers, langage grossier.

Paul RENARD

Jean-Claude Lalumière, *La Campagne de France*, le Dilettante, 2012, 285 p., 17,50 €.

Deux jeunes gens abandonnent leurs études pour devenir voyagistes culturels. Comme les visites des prestigieux monuments du passé ne marchent pas fort et que nos deux compères veulent coller à l'actualité, ils se résolvent à « tomber [...] bas » en emmenant douze retraités du sud de la France « au pays des coronas [!] cher à Dany Boon », pays qui vient de bénéficier du succès immense du film *Bienvenue chez les Ch'tis*. Le récit raconte de manière comique les étapes du voyage, dont le programme est « les relations franco-allemandes au xx^e siècle », les nombreux incidents de parcours, les disputes et manies des touristes (sans que ceux-ci soient méprisés, même si

l'un des voyagistes considère qu'un « voyage chez les Ch'tis » ne peut « attirer[r] » que « des dégénérés qui ne pensent qu'à la bouffe et au show-business ». Le Nord ne sera pas décrit, car le récit s'arrête juste avant que la bande, abandonnant ses ronchonnements pour devenir joyeuse, n'arrive à Bergues.

Paul RENARD

Michel Quint, *Triste comme un enfant, S.N.C.F./Les petits polars du Monde*, 2012, 61 p., 2 €.

Stanislas Carpentier publie des romans historiques, mais ne les écrit pas lui-même : sa secrétaire Isabelle, qui aime cet écrivain cynique, lui tient lieu de nègre. La vie de Stanislas est bouleversée quand il reçoit le coup de téléphone d'une inconnue, Julia, qui demande qu'on sauve son fils, Pippo, qui a été enlevé. Stanislas se prend au jeu ; il découvre alors à Lille-Sud et à Roubaix l'univers des trafiquants de drogue et il apprend à devenir un homme responsable.

Paul RENARD

Michel Quint, *En dépit des étoiles*, Éditions Héloïse d'Ormesson, 2013, 280 p., 19 €.

On peut craindre le pire, c'est-à-dire l'exploitation de faits divers, quand on lit à gauche et en bas de la page de couverture « Les disparus de la Deûle » et, avant le récit, un texte en italiques de l'auteur qui rappelle les quatre noyades récentes de jeunes gens dans la Deûle, ainsi que la disparition dans les mêmes conditions d'étudiants à Bordeaux et à Nantes. Or, Michel Quint dépasse de loin l'anecdote, serait-elle dramatique, et ne s'enferme pas dans un récit policier basé qui se cantonnerait dans la réalité. Bien sûr, il y a une première noyade dans la Deûle, celle de Sébastien, jeune footballeur professionnel et très prometteur du L.O.S.C., et deux enquêtes sur cette disparition inexplicquée, l'une officielle de la police, l'autre parallèle menée par Lisa, sœur du noyé, et par Jules, homme de 32 ans qui travaille dans l'agence immobilière de ses parents. Il y aura même au cours de l'enquête une seconde noyade, dans le canal, d'un étudiant italien, ami du footballeur. L'atmosphère est poisseuse : boîtes de nuit sulfureuses, mafias du football, friches industrielles.

Rien d'original dans ce mixte de polar et de roman noir, si ce n'est que Michel Quint transcende sa matière par le style brillant qui lui est habituel : récit à la première personne du singulier de Jules où se mêlent, dans un langage à la fois réaliste et poétique, la narration, les dialogues, les réflexions. De plus, les événements, quoique souvent sordides, prennent une dimension tragique, voire mythologique : si l'action se passe à Lille il y a peu de temps, elle pourrait aussi se dérouler dans la Grèce antique.

Un autre intérêt d'*En dépit des étoiles* réside dans la description du cadre spatial : la ville de Lille, surtout le Vieux Lille. Plus que de description, il faut parler, d'ailleurs, d'évocation, car les lieux sont marqués par une poésie, qui naît souvent du sordide. Quint ne se contente pas de faire un portrait de Lille, comme s'il s'agissait d'un personnage, mais il en évoque parfois l'histoire, par exemple quand il rappelle la fausse rumeur (c'est un thème important du roman) selon laquelle des femmes disparaissaient dans des cabines d'essayage d'un commerçant lillois pour être soumises à la prostitution.

Paul RENARD

divers

Marguerite Yourcenar et la peinture flamande, sous la direction d'Achmy Alley et de Sandrine Vézilier-Dussart, Snoeck, 129 p., 22 €.

Sous le même titre que celui de ce livre, le Musée départemental de Flandre et la Villa départementale Marguerite Yourcenar ont organisé en 2012-2013 une exposition. Ce livre n'en constitue pas exactement le catalogue, car il ne reproduit pas tous les tableaux qui étaient présentés à Cassel. Il est constitué d'études fouillées (en français et en flamand) et richement illustrées sur « Marguerite Yourcenar, la Flamande universelle », « Le Musée imaginaire de Marguerite Yourcenar », « Marguerite Yourcenar et la peinture flamande », « La peinture flamande en guise de passerelle érudite dans *L'Œuvre au Noir* », « L'image déconstruite, reconstruite et inventée dans *L'Œuvre au Noir* de Marguerite Yourcenar », « Marguerite Yourcenar, historienne de l'art des anciens Pays-Bas méridionaux et de la Principauté de Liège », « *L'Œuvre au Noir* : des mots à l'image – Une transmutation ». Ce beau livre (et pas cher) met en valeur l'enracinement de Yourcenar dans sa terre natale, sa connaissance approfondie de la peinture flamande (qui va bien au-delà des grands noms comme Bruegel et Bosch) et nous aide à comprendre comment la romancière intègre la peinture dans *L'Œuvre au Noir* et comment, à son tour, le Belge André Delvaux transpose l'univers des peintres flamands et les mots de Yourcenar dans son film qui porte le même titre.

Paul RENARD

Maxence Van der Meersch, *Nouvelles et chroniques*, t. I, 365 p., t. II, 366 p., textes rassemblés et édités par Mary Melliez, Christian Morzewski et Francis Nazé, Artois Presses Université, 2014.

Ces deux volumes complètent la connaissance que nous avons de Maxence Van der Meersch ; ils contiennent en effet des contes et nouvelles, de même que des articles, parus dans la presse, confidentielle (*Lille-Universitaire*, *Moteurs & Cycles*) ou nationale (*Le Figaro*, *L'Intransigeant*, *Les Nouvelles littéraires*, *Marianne*) et jamais réunis en volume jusqu'ici. Les textes de fiction confirment l'intérêt de l'auteur pour les pauvres, son amour de la région du Nord et de la Belgique, sa préoccupation des problèmes de la médecine. Ils manifestent un art de raconter classique et efficace qui, parfois, fait penser à Maupassant. Les articles de presse montrent un auteur sensible aux problèmes économiques et politiques de son époque, qu'il envisage avec un certain conservatisme (vote familial, femme au foyer), nuancé par la générosité envers les faibles. On retiendra surtout les articles où Van der Meersch définit son art de romancier : « Ma vocation de romancier », « De la sécheresse à l'inspiration ». Il insiste sur son désir d'être réaliste et de ne pas mentir : « Le grand mobile qui m'inspire » est « la volonté d'être utile, de dire les quelques vérités que je pense entrevoir. » C'est ce qui fait la force de Van der Meersch, qui, dans ses romans, dépeint les lieux et les milieux avec la plus grande exactitude possible, mais à qui il arrive de subordonner la littérature à la morale, voire au moralisme.

Paul RENARD